

Meister 1795 Jacques-Henri Meister,
Souvenirs de mes voyages en Angleterre --
seconde partie (Zürich, 1795).

78

.
. .
.

Vous connaissez déjà mon opinion sur le mérite dramatique du grand Shakspear; elle est toujours la même; mais ce que vous aurez, comme moi, quelque peine à concilier avec la vénération religieuse que lui portent ses concitoyens, c'est la liberté sans borne avec laquelle on se permet d'embellir ou de défigurer, d'allonger ou de raccourcir ses chef-d'œuvres. Il n'y a pas une seule de ses pièces qu'on donne au théâtre telle qu'il l'avait écrite, telle qu'elle est imprimée dans le recueil de ses œuvres. Il en est quelques-unes qui sont absolument méconnaissables, comme la *Tempête*, arrangée par Dryden: il y a mêlé les Oyes du frère Phi-

79

lippe. Celles que Garrick s'est chargé d'*altérer* de cette manière, c'est le mot dont ils se servent, n'ont guères subi que de nombreux retranchemens et beaucoup de transpositions. Pour trouver la pièce la plus pathétique de Shakspear, il faudrait choisir, je crois, entre *Othello*, *Juliette* et le *Roi Lé-ar*. La plus étonnante, la plus prodigieuse, à mon gré, de conception poétique, et d'effet théâtral, c'est *Macbeth*. L'ouvrage est monstrueux, si vous voulez; mais vous n'en serez pas moins obligé de convenir, qu'il n'est aucune richesse d'idées, de caractère, d'invention, qui n'y soit prodiguée avec la plus extrême abondance, avec la vigueur de génie la plus hardie et la plus originale. Vous y trouvez réunis, et même avec une sorte de simplicité, tous les genres de merveilleux; celui de l'Histoire, de l'Epopée, du Roman, de l'Opéra, de la Féerie; car tous conspirent à faire ressortir une grande vérité morale, à renforcer l'effet de la si-

tuation la plus tragique, à porter au plus haut degré le sentiment de la terreur, l'épouvante du remords. Quoique ce soit une des pièces où Madame Siddons et son frère m'aient fait l'impression la plus profonde, je ne puis vous dire que je sois très-content de l'ensemble de la représentation. Il y a beaucoup de mesquinerie et de mauvais goût dans le costume des sorcières et de leur cortège. A la manière dont ces scènes sont rendues, on supposerait presque aux acteurs l'intention d'en faire la parodie, tandis que rien ne serait plus aisé que de les rendre imposantes et terribles. Je ne puis souffrir que ce soit Banco, lui même, qui joue le rôle de son ombre; c'est à la frayeur seule de Macbeth, à nous faire voir le spectre qui le poursuit; il ne devrait pas être plus visible pour les spectateurs du parterre, que pour les convives du tragique banquet. M. Kemble a désiré plusieurs fois de faire supprimer le ridicule fantôme, mais il ne

l'a jamais osé. Les galeries, dit-il, ne manqueraient pas d'interrompre la scène pour demander le spectre qu'elles sont accoutumées de voir; le spectre, en sortant de sa trape, après beaucoup de bruit et d'applaudissemens, ne pourrait se dispenser de l'interrompre encore par une profonde révérence; et tout cela ne servirait guères, ni le jeu de l'acteur, ni l'effet de la scène.

La prodigieuse admiration qu'ont inspirée les tragédies de Shakspear, a presque fait oublier ses comédies; cependant elles ne sont pas moins étonnantes dans leur genre, par la hardiesse et l'originalité des caractères, par l'intérêt et la variété des situations, par l'esprit et la vivacité du dialogue, l'abondance et le naturel des plaisanteries, naturel qui se fait jour, même à travers les extravagances d'un langage hérissé de pointes et d'équivoques. Car, il est des ridicules, dont le génie le plus ferme,

n'oserait se dispenser de faire hommage au mauvais goût de son siècle. Le rôle de Falstaf n'est, sans doute, qu'une caricature, mais d'une vérité très-piquante, et la conception d'une verve singulièrement comique. — L'intrigue des *Merry Wives of Windsor* est aussi fine, aussi ingénieuse qu'elle est folle et gaie. Rien de plus étrange, mais rien de plus attachant que le drame du Marchand de Venise.

-
-
-